



Conférence donnée lors de la session 1999 des Semaines sociales de France, « D'un siècle à l'autre, l'Évangile, les chrétiens et les enjeux de société »

Paroles d'un témoin

ANDREA RICCARDI

L'invitation de M. Boissonnat à prendre la parole à l'occasion de cette session des Semaines sociales m'a honoré, mais aussi quelque peu embarrassé je suis historien et j'estime qu'il est difficile de parler au nom de tous à partir de soi-même; à moins d'être rentré dans une phase de narcissisme nébuleux, et j'espère que ce n'est pas mon cas.

Cette invitation m'a aussi obligé à revenir sur le chemin parcouru. Je vais bientôt avoir cinquante ans. Je suis né au début de 1950, année du Jubilé où Pie XII proclama le « grand retour » ; c'était le temps où commençait à émerger l'idée de l'Église comme mission en Europe, à partir de la Mission de Paris et de France. À Rome, on était attentif à ce que, l'on nommait alors la *fiiria francese*, la fureur française ». Mais si j'ai, en définitive, accepté avec joie la proposition de M. Boissonnat, c'est parce que je suis heureux de m'adresser à vous ici, à Paris. J'ai une dette intellectuelle et personnelle envers le catholicisme français et envers cette ville où j'ai étudié. Je suis convaincu que, entre le XIX^e et le XX^e siècle, Paris et la France ont été LE laboratoire où s'est opérée la fusion entre l'Église catholique et la modernité. Cependant, mon milieu d'origine, c'est Rome, où j'ai vécu la plus grande partie de ma vie, dans cette ville où provincial et universel se mélangent.

Au début, ma Rome à moi se limitait à celle de la bourgeoisie : une famille plutôt laïque plongeant ses racines dans le christianisme des générations précédentes, un lycée de jeunes bourgeois, la faculté de droit... Tout à coup, ma génération fut secouée dans sa quiétude par une tornade : le mouvement de Mai 68 fut non seulement italien mais occidental, voire mondial. Les jeunes firent soudain irruption sur la scène politique et sociale, et ce fut le temps de la révolte contre la famille, contre l'école, contre l'Église, contre les institutions traditionnelles. Ce fut le temps aussi des idées politiques plus ou moins utopiques, pour la plupart vouées à l'échec, mais dont certaines eurent malheureusement des corollaires tragiques comme celui du terrorisme (du moins, dans notre pays, avec les Brigades rouges). Ce fut le temps enfin d'un changement anthropologique qui mit au grand jour la crise des modèles classiques.

C'est en ce printemps de 1968 précisément que commence notre expérience de la Communauté Sant'Egidio, parallèlement à celles de nombreux autres rassemblements au sein de la jeunesse en pleine effervescence de l'époque. Dans un climat fortement idéologisé commence alors pour moi la découverte du Nouveau Testament, de son message sur la personne de Jésus et sur ma vie, découverte qui trouve bientôt son prolongement dans celle de la Parole de Dieu. La lecture curieuse et passionnée des Écritures s'est transformée en écoute et en prière. De cette transformation intérieure est née spontanément l'idée de la traduire dans la réalité en fondant une petite communauté autour de l'Évangile, afin de se pénétrer de son enseignement et d'essayer de le vivre, conformément au psaume 119 : « Une lampe sur mes pas, ta Parole, une lumière sur ma route. » Nous étions dès lors animés d'un grand désir de sortir de nos milieux limités et d'ouvrir les yeux sur le chemin que nous avions emprunté jusqu'à présent d'un pas rapide, insouciant, sans prêter attention à ceux que nous croisions. Et

ce désir, né il y a bientôt trente ans, loin de s'émousser, ne cesse de grandir...

Des années soixante aux années soixante-dix, notre petite communauté découvrait l'autre Rome, non pas la ville sacrée, les milieux bourgeois, les palais du pouvoir politique, mais le monde des pauvres. A cette époque, l'ex-cité impériale avait des accents de ville du tiers-monde : cinquante mille personnes vivaient dans des bidonvilles, des dizaines de milliers d'autres dans des habitations inadaptées et déconnectées du tissu urbain. Il s'agissait souvent d'immigrés en provenance du Sud du pays. En ce temps, l'immigré avait le visage du paysan du Midi et non celui de l'étranger, comme c'est le cas aujourd'hui. Au sein de ce monde, on sentait que la justice, les chances, pour les petits, d'accéder à l'école, la dignité des femmes... étaient des valeurs bien abstraites. Et l'Église, pourtant omniprésente, n'agissait pas, car la vie religieuse s'était réduite à la dévotion au saint patron du village d'origine ou à la Vierge sur lesquels on comptait pour guérir tous les maux.

Avec mes compagnons, nous avons donc commencé à rencontrer le monde souffrant des pauvres, à travailler avec ces derniers, mais aussi à rêver d'une Église pour eux, d'un Évangile qui leur soit accessible. C'est le rêve de toute communauté chrétienne qui naît parmi les pauvres, en ce milieu violent des bidonvilles, parmi ces femmes et ces enfants, car si l'Évangile ne leur parle pas, à qui parlerait-il ? C'était le rêve d'une Église de tous, mais particulièrement des pauvres, cette Église dont Jean XXIII avait parlé au début du concile Vatican II.

Dès lors les pauvres, les « exclus » — une expression moderne pour une catégorie sociale ancienne — sont devenus et demeurent nos compagnons de route. Parmi eux, les vieux, à qui notre société prolonge la vie, mais à qui elle en enlève en même temps en les jetant dans la marginalisation qui tue et en les priant de ne pas s'« éterniser », les malades (en prononçant leur nom, je songe à la mauvaise assistance sanitaire, aux effets du sida, aux handicapés physiques et mentaux...). Mais aussi les Tziganes, un peuple européen qui n'a jamais eu la force ou la fantaisie de s'affirmer comme nation et se retrouve écrasé par toutes les nations (à cause de cela et malgré la tragédie du Kosovo, on ne les considère pas en Italie comme des réfugiés mais comme des clandestins...), les nouveaux pauvres des années quatre-vingt-dix, les SDF (sans-domicile-fixe)...

Les plus démunis changent de visage et d'identité, mais tant qu'ils ne changeront pas de condition, nous resterons avec eux. Les pauvres sont les maîtres silencieux de notre vie et nous protègent des vanités de la société de consommation, des exaltations faciles et des petits plaisirs individuels, tout comme ces vieux, au crépuscule de leur vie, fatigués de courir après un temps qu'ils ne rattraperont plus, et un peu abandonnés par une Église en quête de jeunes.

Gaspile-t-on notre temps avec ceux-là que les médias n'intéressent pas et qui ne sont plus l'avenir de l'homme ? Certes non ! Avec eux nous avons commencé, avec eux nous poursuivons, pas seulement à Rome mais en Europe et dans le monde, notre lutte contre la misère et l'exclusion. Ces pauvres, nous les considérons comme nos amis et nos parents, c'est un trait de notre spiritualité et de notre vie. En eux, nous reconnaissons Jésus.

La relation personnelle que nous entretenons avec eux est déterminante. Chacun représente pour nous rien moins qu'un parent, un père, un frère, un ami en difficulté. Les pauvres ne sont pas pour nous que des individus à problèmes, ils ont un visage, une histoire personnelle... L'inutilité du choix pour eux est révélatrice d'un des aspects de la marginalité du christianisme, réduit à l'examen sévère de l'utilitarisme contemporain. Dans une Rome effarée par la perte de sa puissance, Grégoire le Grand prêchait : « Chaque jour nous trouvons Lazare si nous le cherchons, et aussi sans le chercher chaque jour nous tombons sur lui. Les pauvres se présentent à nous en nous

gênant aussi, ils demandent... ne gaspillez donc pas le temps de la miséricorde. »

Des années soixante-dix aux années quatre-vingt-dix, nous sommes allés à la rencontre d'autres pauvres : ceux de Guinée Bissau, où nous avons fondé un hôpital, ceux du Mozambique, frappés par la guerre et le sida (nous sommes en train de réaliser avec Luc Montagnier un programme pour le traitement du sida, parce que les Africains aussi ont droit aux soins). Depuis les années quatre-vingt, des communautés et des antennes de Sant'Egidio sont présentes dans plus de trente-cinq pays. Elles sont toujours animées par des gens du lieu, en communion avec leurs compatriotes et inscrits dans la réalité locale. Toutes nos communautés se retrouvent amies des pauvres et rassemblées dans la prière du soir autour de la Parole de Dieu.

À Rome, ceux qui le peuvent se retrouvent ensemble, au milieu d'un nombre croissant d'amis, de fidèles qui sont venus un jour, par hasard, et qui sont restés, dans la belle basilique romaine de Santa Maria au Trastevere, non loin d'une cantine pour les pauvres et d'un foyer pour malades du sida, en symbiose avec un quartier ancien et populaire. Mais vous nous trouverez aussi dans un *barrir*; de Maputo au Mozambique, à La Havane à Cuba, dans une chapelle à San Salvador, dans une salle provisoire à Conakry en Guinée, à Barcelone dans le quartier historique, à Kiev et dans de nombreux autres lieux. Ce sont des communautés différentes, mais qui ont toutes en commun l'écoute de la Parole de Dieu et qui, toutes, font de cette dernière le cœur de leur expérience.

Je me souviens que, pendant les années soixante-dix, les visiteurs du Nord de l'Europe posaient toujours la même question : Sant'Egidio est-il un *payer group* ou un *action group* ? En France, on me demande souvent quel type de modèle nous inspire. Je suis allergique aux modèles, peut-être en tant qu'Italien, car il y a une chose dont je suis certain c'est qu'aucune expérience ne doit se poser en modèle à l'Église, comme par une espèce de messianisme de groupe qui classerait les chrétiens en première ou seconde catégorie. Nous avons pu prétendre, dans notre communauté, être l'avenir de l'Église... Péchés de jeunesse ! Un peu de présomption quand on est adolescents, c'est excusable, mais ensuite au fil des années cela frise le ridicule.

Dans la maison du Père il y a beaucoup de demeures. L'Église n'a jamais été un monolithe. La Parole de Dieu, la prière, la liturgie sont l'aliment de nos communautés. Nous sommes des laïcs qui vivons librement la générosité avec les pauvres, chacun en fixant une mesure pour lui-même, comme l'avait fait Zachée après que le Seigneur était allé chez lui... La présence et la Parole du Seigneur dégagent des énergies insoupçonnées. Ici, je me retrouve en résonance sympathique avec diverses générations autour du Concile. Notre temps a été celui de la *Dei Verbum*, le temps de la redécouverte de la Bible égarée dans le temple, perdue dans notre liturgie en latin, dans l'univers des dévotions, dans la conscience légaliste et dans la culture scolastique, dans le repli sur soi et dans la surdité. Hilqiyyahu dit au scribe Shaphân : « J'ai trouvé le livre de la loi dans le Temple. » Ce livre, une fois lu, fit comprendre beaucoup de choses : la distance du Seigneur, le péché, l'alliance, les idoles. Je suis en train de parler de l'épisode raconté dans le deuxième livre des Rois, mais je crois que nous avons fait une expérience analogue.

Se mettre à écouter fait bouger les cœurs : les Israélites en eurent le cœur touché. C'est notre histoire. Le chrétien est disciple avant toute appartenance ou modèle communautaire : il a été appelé chrétien à Antioche, mais il est né disciple en écoutant une parole sur les rives de la nier de Galilée. « *Divina eloquentia crescit curft legente* », disait Grégoire le Grand pour signifier que la Parole de Dieu grandit avec qui la lit et dans qui la lit. Le Concile parle de la même manière : « La compréhension grandit, si bien des choses que des paroles transmises par les apôtres. » Malgré le possible pessimisme sur l'Église contemporaine, la Parole de Dieu a grandi dans les chrétiens. L'Église n'entre pas avec arrogance dans l'an 2000, comme cela fut le cas en des siècles précédents, mais elle n'est pas égarée non plus. Sa place est aux pieds du Seigneur

pour écouter. Une Église où tous, avant d'être actifs, militants ou membres, sont des disciples. Soloviev avait raison quand il parlait de la prière comme première oeuvre de l'Église. En écoutant et en vivant croit l'intelligence spirituelle de soi-même, du monde et de la foi « Ce n'est pas l'Évangile qui change, disait Jean XXIII, mais c'est nous qui commençons à mieux le comprendre. » Il ne s'agit pas de trouver une niche où vivre religieusement à l'abri, presque comme une dévotion plus biblique et moins démodée.

Je n'ai pas d'enseignements à donner à quiconque. On m'a présenté ici comme fondateur : comme tel, j'ai le défaut d'être un peu prêcheur ; j'espère sans excès, faute de quoi le mélange entre prêcheur et professeur serait indigeste ! J'ai pourtant la certitude qu'une nouvelle ère s'ouvre : la primauté de la Parole de Dieu libère des nouvelles énergies de charité, ouvre à une vie avec plus d'espérance, moins alourdie par la fatigue de l'existence. Nous sommes en train de mieux comprendre l'Évangile dans un monde où se sont dissoutes les structures de la chrétienté et où cohabitent tant de destins divers. C'est de Vatican II qu'a jailli cette nouvelle compréhension du monde.

Je me rends compte — ceci dit entre parenthèses — que les mouvements qui ont traversé et bouleversé notre vie étaient extérieurs à mon univers de provincial romain. Plus largement, la vieille Europe n'a-t-elle pas été secouée, depuis la Seconde Guerre mondiale, par des idées et des sentiments qui venaient de loin ? Souvent, les Européens témoignent d'une attitude provinciale et vivent à l'intérieur des frontières de leur nation comme certains paysans autrefois, qui mouraient sans avoir jamais connu ceux du village voisin. Le Romain que je suis a dû sortir de sa ville, s'« expatrier », pour prendre toute la mesure du message du Concile.

Je dois préciser que, si j'ai grandi dans une Rome et dans une famille catholiques, je n'ai pas grandi dans le monde des institutions catholiques. Le Concile a ouvert les chemins de l'Église. Grâce à lui, une tradition de foi et de vie s'est déversée sur nous. Jeunes, nous avons été fascinés par la connaissance et l'intelligence spirituelle qui se sont dégagées de ce synode. Les mots de Paul VI clôturant Vatican II me reviennent à l'esprit : « L'ancienne histoire du bon Samaritain a été le paradigme de la spiritualité du Concile. Une immense sympathie l'a pénétré. La découverte des besoins humains [...] a absorbé l'attention de notre synode. » Sympathie n'est pas suivre l'éphémère de la mode mais l'intelligence et la charité du bon Samaritain. Le Concile n'est pas une Église qui poursuit le monde, comme on a pu le prétendre. Il n'est non plus un lot de réformes conçues dans l'ambiance technocratique des années soixante. Bien au contraire, il a pourvu l'Église des moyens nécessaires pour opérer la transition entre une société à la religiosité établie, devenue presque institutionnelle, et une société sécularisée, un inonde « sorti de Dieu » pour le dire avec les mots d'Émile Poulat.

Une transition rendue délicate par l'héritage de 1789, par la cohabitation avec des mondes religieux différents, par les désordres humains, sociaux et politiques d'un monde sans idéologies et sans projets globaux, par la mutation anthropologique d'un homme psychologique... mais transition réussie et dont le succès est confirmé par le temps. Le temps permet de comprendre la grâce qui a émané du Concile ; à Sant'Egidio, nous nous sentons ses fils quand nous nous retrouvons, de temps en temps, pour approfondir encore et toujours ses aspects, en pénétrer toujours mieux le sens.

Sans aucun doute, Vatican II a été l'événement le plus important que les catholiques aient connu depuis 1945. C'était déjà clair dans l'esprit de Jean XXIII qui affirmait : « Le Concile oecuménique est sur le point de se rassembler, à dix-sept ans de la fin de la Seconde Guerre mondiale Chacun apportera sa contribution d'intelligence et d'expérience pour guérir et soigner les cicatrices des deux conflits qui ont profondément modifié le visage de tous les pays. Les mères et les pères de famille détestent la guerre [...]. La paix qui prévient les conflits des armes, la paix qui est dans le cœur de tout homme doit avoir ses racines et ses garanties. »

À ce propos, je voudrais aborder un thème essentiel. La guerre de 1939-1945 et la Shoa ont fait surgir une terrible question. Dans les manuscrits retrouvés ensevelis dans le crématoire 3 d'Auschwitz on peut lire : « Un transport de Slovaquie avait été amené. Tous s'étaient rendu compte que certainement ils allaient à la mort. Cependant ils ne perdirent pas leur calme, se déshabillèrent et rentrèrent dans le bunker. En sortant nue du vestiaire pour aller à la chambre à gaz, une femme s'exclama : "Un miracle arrivera encore, peut-être." » Ce miracle est-il possible ? D'Auschwitz s'élèvent comme un seul cri les appels à un miracle. Pas seulement de là, mais aussi de tous les lieux de guerre. Le miracle de la paix et du respect des droits de l'homme est-il possible ?

Le Concile nous aide à être des chrétiens qui espèrent et qui croient, afin que ce miracle devienne possible. Sant'Egidio a été confronté à cette attente, à ce besoin de miracle dans une Afrique sans paix : la guerre au Mozambique avec un million de morts et un million de déplacés, son lot quotidien de blessés et de morts dûs aux innombrables mines antipersonnel semées comme une ivraie dans tout le pays... Pouvait-on continuer à faire de l'aide au développement lorsque la guerre, mère de la pauvreté, engloutissait toutes ces vies humaines et hypothéquait l'avenir ? Expérience des oligarchies africaines corrompues ; expérience de l'exploitation européenne ; expérience de la violence des guérillas ; expérience de l'afro-marxisme qui unissait la culture déterministe du plan avec la cruauté ; expérience de l'impuissance internationale et du cynisme, etc.

Je ne raconterai pas comment nous sommes parvenus à rassembler autour d'une même table gouvernement marxiste et guérilla mozambicaine ; je ne m'arrêterai pas sur les événements de ces deux ans et demi, lorsque les deux délégations se sont affrontées à Sant'Egidio à Rome et ont fini, au terme de débats houleux, à s'accorder sur les conditions de paix. Nous avons oeuvré comme médiateurs pour faire tomber le mur d'incompréhension et surtout pour faire naître un sentiment national à l'intérieur duquel a été possible le miracle de la paix. La paix, un accord élaboré et raffiné, a permis aux Mozambicains d'aller aux urnes. Aujourd'hui, au Mozambique, on ne meurt plus à cause de la guerre.

Un diplomate américain a écrit sur ces faits : « Paradoxalement, justement la nature d'*outsiders* au départ, de médiateurs effectivement *super partes* mais sérieusement dédiés à la cause de la paix, sans aucun possible retour en termes économiques et politiques ou de prestige international, tout cela a constitué le point de force de toute cette histoire. » Boutros Boutros Ghali parle de « mélange, unique en son genre, d'activité pacificatrice gouvernementale et non gouvernementale ». Avec le temps, d'autres demandes d'engagement pour la paix sont parvenues à Sant'Egidio : appels désespérés, rêves, invitations officielles... Du Guatemala, où nous avons favorisé la reprise des pourparlers entre gouvernement et guérilla en un moment difficile, au Kosovo, où nous avons conclu un accord pour ouvrir les écoles aux Albanais, au Burundi où, avec Nyerere, nous tenons la présidence de la commission pour le cessez-le-feu, à l'engagement pour la libération de prisonniers en d'autres régions.

L'expérience du Mozambique a été pour nous la révélation que les chrétiens possèdent une force de paix. Elle ne se fonde pas sur l'argent ou sur les armes, mais se base sur l'exercice du dialogue. Une force oui, mais faible et humble. Je pense à la phrase de l'apôtre Paul : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. » Faibles : c'est la réalité de nos communautés chrétiennes qui ne sont pas gagnantes ; c'est la condition du chrétien dépourvu de moyens forts et puissants. La condition de l'homme est celle d'une pensée faible. Parfois, nous sommes tentés par la peur. Ce n'est pas un hasard si Jean-Paul II, par son « n'ayez pas peur ! » du début de pontificat, a touché un problème crucial des années de l'après-guerre et de l'après-Concile. Néanmoins, le scandale de la faiblesse persiste : le christianisme n'est-il pas trop faible face à la complexité de la société ou devant les forces du mal lui-même ?

Une importante figure du christianisme roumain, Nicu Steinhart, incarcéré par Ceausescu et qui fut baptisé en prison par un prêtre orthodoxe, en présence de deux prêtres catholiques orientaux, a écrit : « Je m'enflamme quand je vois de quelle manière le christianisme est confondu avec la stupidité, avec une espèce de dévotion idiote et lâche [...], comme si le destin du christianisme n'était autre que de laisser l'humanité trompée par les forces du mal [...]. » Le christianisme, même pourvu de ressources matérielles, se laisse tromper par le mal lorsqu'il se réduit à une dévotion de groupe, inconsciente du don reçu. Ou alors, il craint la faiblesse et cherche sa force ailleurs. Toutes les religions l'ont fait. C'est ainsi que divers cultes du pouvoir et différents fondamentalismes plus ou moins redoutables sont nés. Le choix n'est pas facile : les traditions et les cultures peuvent être un poids, tout comme sont des menaces les séductions du pouvoir, les habitudes, la résignation... Pour se prémunir contre ces dangers, le rappel de saint Paul me semble déterminant : ne pas renoncer à la force faible de la foi. C'est justement dans l'extrême faiblesse que cette force se manifeste.

Sur le rabbin de Roumanie, Alexandre Safran, qui lutta à mains nues contre la menace nazie de déporter les juifs, il a été écrit : « [...] Sa vie est un exemple extraordinaire de lutte sans armes, sans bombes, par la seule ressource du pouvoir de l'esprit opposé à la force brutale. » En 1960, Martin Luther King disait : « En plein milieu des dangers qui m'entouraient, j'ai senti la paix intérieure et connu des ressources de force que seulement Dieu peut donner. En plusieurs cas j'ai senti la force de Dieu transformer la fatigue du désespoir en la liesse de l'espoir. » Image de l'Église, c'est la condition de Pierre et de Jean devant la porte Belle, face au mendiant estropié : « De l'argent et de l'or, je n'en ai pas, mais ce que j'ai, je te le donne... », lui dit Pierre. Ce n'est pas un hasard si ce texte des Actes a été cité par Jean XXIII dans son allocution d'ouverture du Concile, *Gaudet Mater Ecclesia*.

Cette « force faible » est un des héritages les plus précieux du XX^e siècle, un testament encore à connaître et accepter. Pour le Jubilé, Jean-Paul II a attiré l'attention sur les « nouveaux martyrs » de notre siècle. J'ai eu le loisir de feuilleter le martyrologe pour un livre que je suis en train de rédiger. Les chiffres sont éloquentes, qui vont du million de chrétiens russes morts pour la foi aux Arméniens exterminés sous l'Empire ottoman pendant la Première Guerre mondiale en passant par les martyrs du nazisme : les prêtres et laïcs français morts dans les *Lager*, des chrétiens tués pendant qu'ils évangélisaient ou servaient les pauvres, aux martyrs des mafias en Italie et en Amérique latine, à ceux de la justice comme Mgr Romero (dont la Communauté Sant'Egidio s'occupe de la procédure de béatification), aux chrétiens assassinés par la haine ethnique en Afrique, aux martyrs algériens de la trappe de Notre-Dame de l'Atlas morts pour le dialogue et à beaucoup d'autres. Ces millions de martyrs sont le mur sur lequel a été exécutée la fresque historique du XX^e siècle qui, tout entière, exprime le fait que le christianisme de ce siècle a été aussi celui de choix, d'engagements personnels payés au prix fort. C'est la fresque historique d'une humanité chrétienne douce, non violente, mais en même temps forte.

L'héritage de notre siècle n'est pas celui d'un christianisme triomphant, omniprésent, arrogant, mais celui d'une « force faible » ou, si vous préférez, « humble », à l'intérieur d'un monde grand, beau et contradictoire, comme disait Antonio Gramsci. Il me semble que les communautés chrétiennes sont appelées à recevoir consciemment cet héritage. Du reste, le chrétien du XX^e siècle — et encore plus celui de demain — est tel justement parce qu'il le choisit, il croit en payant de sa personne. Un chrétien de la sorte n'est pas dans l'Église comme l'héritier d'une ancienne famille noble qui ne conserverait plus que quelques lambeaux d'un passé glorieux. Non, c'est le vecteur d'une force humble, chargée d'espoir pour l'avenir.

C'est pourquoi nous n'avons pas peur du dialogue. La contradiction, plusieurs fois évoquée, entre dialogue et évangélisation concerne une condition chrétienne du passé

plutôt que du présent. Et l'histoire s'enchaîne rapidement, tandis que parfois nous raisonnons comme si nous étions encore dans le passé. Jean-Paul II a offert une image concrète de *Nostra aetate*, lorsque, par la grande intuition d'Assise 1986, il a invité les Églises et les religions mondiales à prier côte à côte pour la paix. Dès 1987, et au fil des ans, nous autres, à Sant'Egidio, avons voulu prolonger Assise. Au début, nous eûmes à nous débattre au milieu de quelques difficultés, mais nous fûmes toujours réconfortés par la grande demande émanant de dignitaires religieux. Nous avons voulu transformer l'événement en tradition, surtout après 1989, plusieurs hommes de religion sentant la lourde pression des nationalismes désireux de légitimer leur idéologie et d'entériner les conflits. Au fil de rencontres, année après année, s'est noué un dialogue. Je voudrais en rappeler chaque date : Varsovie, en 1989, alors que le mur tremblait ; Bucarest, en 1998, rencontre qui a provoqué le dégel entre catholiques orientaux et orthodoxes et a rendu possible la nouvelle page oecuménique représentée par le voyage de Jean-Paul II en Roumanie et l'accolade avec le patriarche roumain.

Il y a un lien profond — nous l'avons remarqué lors des conflits dans les Balkans — entre le dialogue des mondes religieux et la paix. Le patriarche orthodoxe Athénagoras disait : « Au centre de l'humanité en voie d'unification doit se trouver l'Église indivise... Nous, les chrétiens, nous devons nous placer à la jonction de ces deux mondes [l'homme planétaire et le repli dans l'identitaire] pour tenter de les harmoniser [...]. Églises sœurs, peuples frères : tels devraient être notre exemple et notre message. » J'ai médité ce message à plusieurs reprises ces derniers temps : pendant la guerre en ex-Yougoslavie ; à Augsburg, pendant la signature de cet accord décisif sur la justification entre catholiques et luthériens — qui eut peu d'échos dans notre opinion publique, ce qui fit que je me demandais combien la division avait favorisé la « nazification » des consciences !- ; à Gênes où la communauté Sant'Egidio et l'Église locale ont tenu une récente rencontre oecuménique avec la participation de quatre patriarches orientaux et d'un autre primat, justement sur le rapport entre oecuménisme et paix (à cette occasion quelqu'un a soutenu avec force l'idée d'une rencontre personnelle entre primats des Églises, pape et patriarches). En effet, il y a nécessité d'un oecuménisme qui puisse produire des fruits en réunissant des commissions pour renforcer les liens historiques et la solidarité entre les Églises. Beaucoup de problèmes viennent de ce que ces liens restent ténus, et nous le savons. Souvent la division entre chrétiens gaspille les forces de paix, à tous les niveaux. Et dans la division, se glisse le démon de la méfiance, germe de tout conflit.

Notre expérience est celle du dialogue comme expression nécessaire d'une vie chrétienne forte de son humilité. Paul VI, il y a trente-cinq ans, écrivait en son encyclique-programme *Ecclesiam Suam* : « L'Église se fait parole ; l'Église se fait message ; l'Église se fait colloque. » C'est un programme conciliaire, en partie à réaliser encore. Je pense au grand chapitre du dialogue avec ceux que Vatican II a considéré comme « non-croyants ». Il a été réalisé par le dialogue entre chrétiens et marxistes, qui a souvent été trop centré sur les problèmes organisationnels. Un autre grand chapitre du dialogue a été ouvert : celui avec les laïcs. Ce dernier a continué de s'écrire lors de nos rencontres dans l'esprit d'Assise ; je pense à la présence active de Mario Soares ou de Jean Daniel.

Le dialogue avec les laïcs, c'est en quelque mesure un dialogue avec nous-mêmes. Benedetto Croce, le grand philosophe italien, a écrit que l'homme occidental « ne peut pas ne pas se dire chrétien ». Mais de la même manière, il ne peut pas ne pas se dire laïque. Jean Daniel disait pendant une de nos rencontres : « À l'aube du XXI^e siècle, les religieux devraient adjurer leurs frères et rejoindre les incroyants pour penser qu'il n'y a rien de plus sacré que le dialogue d'une conscience avec elle-même. Qu'on ne saurait, sans blasphémer, diviniser un homme, un peuple, une histoire, un territoire. »

Dans un monde qui se trouve sous l'impulsion de la mondialisation, comme écrit B. Barber, c'est facile et peut-être instinctif de se replier sur la nation, sur le territoire, sur

un homme, une histoire. C'est le débordement vers les fondamentalismes ethniques, religieux, presque des réactions à un monde trop grand. Mais par le dialogue, par la culture, avec l'amour, la proximité, le témoignage de l'Évangile, s'ouvre un vaste espace pour les chrétiens, ceux qui oeuvrent entre la rue de leur quartier et les frontières du monde. Une amie, Settimia Spizzichino, une des rares juives de Rome ayant survécu à la terrible rafle opérée par les Allemands le 16 octobre 1943 contre la communauté juive de Rome (pour mémoire, la Communauté Sant'Egidio commémore chaque année ce jour par une grande procession qui se termine dans l'ancien ghetto), me dit un jour : « Qu'arrivera-t-il quand nous ne serons plus là ? La mémoire de cette infamie se perdra-t-elle ? Aujourd'hui encore se passent des choses terribles [...]. Aussi, à cause de cela, pour éviter que des choses semblables arrivent à nouveau, je persiste en rappelant et en racontant ; à cause de cela et aussi pour la mémoire de qui n'est pas revenu. Pour ma mère, mes sœurs, mon frère, ma nièce. Pour mes camarades assassinées... Pour ceux qui sont restés sur la route au cours de la marche terrible qui nous amena d'Auschwitz à Bergen Belsen et pour ceux qui ne sont plus sortis de Bergen Belsen... Pour toutes les années qu'ils nous ont volées, qu'ils ont volées aux millions d'hommes, de femmes, d'enfants — surtout aux enfants — qui sont restés dans les camps... Combien d'années de vie sont allées en fumée dans les fours crématoires, dans le plus monstrueux cambriolage de l'histoire ? »

En ce siècle : combien d'années volées à des millions de personnes ? Peut-être faut-il continuer à porter sur soi toutes ces douleurs, comme notre Maître l'a fait : « Or, ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé... » Continuer à se charger de problèmes et de questions, pour parler encore, espérer plus et aimer encore davantage.